

# ÉLIACIN LURO, INSPECTEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES EN COCHINCHINE (1867-1877)

## CENTENAIRE DE LURO

Saïgon

L'hommage au pionnier

M. Pagès inaugure la rétrospective et le buste de Luro  
(*L'Avenir du Tonkin*, 28 janvier 1938)

Ce fut une simple, mais émouvante et utile cérémonie. M. Pagès, malgré les fatigues du long voyage qu'il venait d'accomplir des côtes aux plateaux du Sud-Annam, puis vers Saïgon, avait tenu à la présider. M<sup>me</sup> Pagès, M.M. Braser et Genardi l'accompagnaient.

L'humble petite maison couverte en paille que la piété du Comité Luro a fait édifier dans le square de la rue Catinat par les soins de l'ingénieur des Travaux maritimes Pavin, connaissait une affluence de personnalités venues honorer une haute mémoire et retrouver, groupés, les témoignages d'une époque capitale de la colonisation française.

Autour de MM. Berland, président de la Société des études indochinoises, et Taboulet, vice-président, on notait la présence de MM. Malleret, Faget, Bourrin et de nombreux membres de la Société des études indochinoises. Puis l'amiral Petit, les officiers de marine Pavin, Perin et de Pires, M<sup>me</sup> Brasey. MM. Ballous, Neumann Esquivillon, Boudet, M<sup>me</sup> Monge, MM. Berland (de la Douane), Marquis, Tarnec, M<sup>me</sup> et M. Josa, M. Étienne Denis, M. Balick, M<sup>me</sup> et M. Truong vinh-Tông, MM. Nguyễn-van-Cua, Reysser, Haleau, Rosel, M<sup>lle</sup> de Saint-Exupéry, MM. Revertegat, Mignon, etc. Le buste de Luro, œuvre qui montre une fois de plus le sûr talent de M. Balick, se dressait sur la pelouse recouvert d'un voile. Devant l'assistance réunie autour du bronze, M. Berland prononça le discours suivant :

Monsieur le gouverneur,  
Mesdames  
Messieurs,

Les vingt premières années de l'histoire de la Cochinchine et de Saïgon sont l'œuvre d'une équipe de marins, soldats, missionnaires et commerçants dont l'activité s'exerce dans tous les domaines.

L'une des figures les plus représentatives de ces pionniers est, à juste titre, celle de Jean Baptiste Éliacin Luro, lieutenant de vaisseau, puis inspecteur des Affaires indigènes, dont la carrière s'exerça ici de 1864 à 1876 et qui naquit le 2 août 1837 dans la commune de Blousson Serian, département du Gers.

L'an dernier M. Faget, directeur du journal l'« Opinion » et compatriote de Luro, vous suggéra de commémorer la naissance de l'auteur du « Pays d'Annam » et du « Cours d'Administration » qu'il professa au Collège des stagiaires dont il fut le premier directeur en 1873, et de profiter de cette circonstance pour évoquer par des documents anciens, des cartes, des images, des livres et des objets cette période glorieuse de la Cochinchine et du Saïgon des Amiraux.

Ayant approuvé cette heureuse initiative, vous avez chargé M. Faget de prendre la tête d'un Comité d'organisation des cérémonies de ce centenaire et vous avez donné à ce comité les subsides qui lui étaient indispensables.

Nous vous en remercions bien sincèrement ainsi que de l'intérêt que vous portez personnellement à toutes ces questions historiques et à toutes les manifestations de l'esprit et M. Faget doit être hautement félicité de son idée.

Les membres de ce comité furent M. l'ingénieur des Travaux maritimes Pavin, sous la direction de qui fut édifée la maison Luro, et M. le commissaire de la Marine Perin, qui nous à magistralement retracé la vie et l'œuvre de J. B. Eliacin Luro.

M. l'amiral Petit, commandant la Marine en Indochine, voudra bien nous permettre de la remercier très vivement des autorisations qu'il donna pour la construction de cette maison par l'arsenal de la Marine.

M. Bourrin, chargé de l'ordonnance des cérémonies, M. Étienne Denis, directeur de la maison Denis Frères, créée en 1862 et descendant direct de ces grands négociants et armateurs, M. Balick, directeur de l'École d'Arts appliqués de Biênhoà, auteur du buste de J. B. Eliacin Luro, enfin MM. Taboulet, directeur de l'enseignement en Cochinchine et vice-président de la Société des études indochinoises, et M. Malleret, conservateur du musée Blanchard de la Brosse et bibliothécaire de la Société des études indochinoises qui prirent la peine de réunir et de disposer l'admirable et ample documentation que M. Taboulet va nous commenter au cours de la visite de la maison Luro. Notre gratitude va également à M<sup>me</sup> Monge et toutes les personnes qui ont bien voulu prêter des documents pour cette manifestation.

Monsieur le Gouverneur, notre comité vous prie de vouloir bien procéder à l'inauguration du buste de J. B. Éliacin Luro et à l'ouverture de la maison.

Fort simplement, M. Pagès s'approcha et découvrit l'œuvre représentant le visage énergique et pensif de Luro. Un instant de recueillement, puis commença, dirigée et commentée par M. Taboulet, la visite de la maison construite sur le modèle de celle où vécut Luro, à Cai-Lay.

Ce fut une heure passionnante passée devant les documents d'une époque importante de l'histoire de Cochinchine. Historien très averti, guide très sûr et disert, M. Taboulet, de vitrine en vitrine, faisait revivre la vie et l'œuvre non seulement de Luro, mais aussi des amiraux, religieux, marins, soldats et négociants français venus apporter à ce pays la paix et la prospérité.

Meubles, manuscrits, ouvrages rarissimes, lettres de Luro à sa famille ou à ses chefs, humbles objets de la vie quotidienne, tout révèle l'existence noble et dure de ceux qui organisèrent moralement et matériellement la Cochinchine. Et chacun l'associait à l'hommage que, par sa science d'historien, se pieuse curiosité, M. Taboulet leur rendait.

M. Pagès, au cours de cette visite, se fit présenter et complimente cordialement une contemporaine de Luro, M<sup>me</sup> Monge qui porte allègrement, ses 78 ans.

Avant de se retirer, le gouverneur de la Cochinchine félicite les organisateurs des fêtes du centenaire Luro en ces termes :

« Je suis heureux de vous dire combien grande et sincère est mon admiration pour ce que vous avez fait. Une présentation intelligente, une documentation riche et réunie après des investigations scientifiques sérieuses, une coordination parfaite d'éléments historiques permettant de faire revivre une époque lointaine mais émouvante et chère à nos cœurs ; voila ce que j'ai pu voir en quelques instants. Je tiens à féliciter M. Taboulet qui a mis son beau talent d'historien au service de Luro, cet administrateur éminent des premiers jours de notre arrivée en Cochinchine, à féliciter M. Faget, président du comité, qui a tenu à ce que la mémoire de son compatriote revive dans l'esprit des générations présentes. Je tiens aussi à adresser des félicitations à M. Berland, président de la Société des études indochinoises, qui aime passionnément ce pays et aussi

M. Malleret, néophyte ardent qui s'attache à découvrir chaque jour les beautés du passé.

Je n'aurai garde non plus d'oublier M. Perrin, conférencier éminent de Luro, et M. Bourrin à qui revient le mérite de l'organisation matérielle de cette manifestation. J'exprime aussi mes remerciements à tous ceux, comme M. Denis, M<sup>me</sup> Monge et autres que vous ont apporté des documents.

Je ne saurais non plus oublier M. l'amiral Petit et le corps de la Marine, pour leur collaboration si précieuse.

Messieurs, vous avez fait là une œuvre patriotique dont tous avez le droit d'être fiers. Car vous avez sorti de l'ombre une figure française, une vie qui a, de caractéristique, qu'elle constitue un faisceau lumineux dans lequel apparaissent des existences glorieuses. Luro, nous rappelle tous ces administrateurs, ces soldats, ces marins de la première heure, frémissants d'enthousiasmes et d'espoirs et aussi de préoccupations matérielles habituelles et de toutes les misères de l'exil sur une terre lointaine.

En un très court laps de temps, vous avez réuni une moisson abondante de reliques de ce passé où nous avons à puiser tant de nobles enseignements. Je souhaite que cette maison dure quelque temps afin que Français et Annamites puissent s'y arrêter. Je souhaite que l'exemple de nos devanciers, que cette foi ardente qui les animait aux jours pénibles du début de la colonisation servent aux uns et aux autres pour poursuivre dans l'union un labeur pacifique.

Messieurs, je tenais à être ici à cette heure afin de vous montrer mon affectueuse sympathie pour ce que vous avez fait. Les circonstances ont été sur le point de retarder mon retour. J'ai fait Dalat-Saïgon en 4 heures et je suis venu à temps pour cette inauguration. Je ne le regrette pas ; car ce que vous m'avez montré est digne de l'admiration. C'est là, je le répète, une œuvre patriotique dont je tiens à vous féliciter publiquement.

Quelques instants après, M. Pagès prend congé, salué par MM. Berland, Taboulet et le comité.

Ce fut une simple belle et utile cérémonie, à l'image même de la vie et de l'œuvre de Luro, homme simple, serviteur passionné de son pays et de la Cochinchine.

---

FIGURES INDOCHINOISES  
ÉLIACIN LURO,  
INSPECTEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES EN COCHINCHINE  
(1867-1877)

par Georges TABOULET

(*Indochine, hebdomadaire illustré*, 30 novembre 1944)<sup>1</sup>



Le lieutenant de vaisseau Jean-Baptiste Éliacin LURO

IL est permis de penser que, dans les sociétés humaines, l'intelligence se maintient à un niveau sensiblement constant. Il existe, sans doute, dans l'histoire des civilisations, des périodes plus radieuses, plus fécondes que d'autres, mais l'éclat de ces grands siècles n'est pas dû à ce que certaines générations sont mieux douées que leurs devancières. Il est dû à ce que, à certains moments, l'organisation politique et sociale,

---

<sup>1</sup> Archives de Germaine Pailhoux, née Guyonnet. Remerciements à Anne-Sarah David et Pierre du Bourg.

les circonstances procurent aux hommes de valeur des facilités plus grandes pour donner leur pleine mesure et favorisent ainsi leur éclosion.

L'histoire des origines de la Cochinchine française apporte une éclatante confirmation à cette thèse. En ce qui concerne l'art du gouvernement, pas plus qu'en ce qui concerne l'art militaire, le Second Empire n'a produit chez nous aucun homme de premier plan. Rien de plus maladroit que la manière dont furent conçues et conduites la politique générale, la diplomatie. les grandes opérations de guerre du règne. Jamais, par exemple, la médiocrité du haut commandement français n'apparut plus manifeste qu'au cours de la guerre de 1870. Et, cependant, l'armée et la marine du Second Empire comptèrent dans leurs rangs beaucoup d'officiers du plus réel mérite<sup>2</sup>. On le vit en Cochinchine, où l'habileté des amiraux gouverneurs sut tirer de leur obscurité un nombre élevé d'officiers, qui déployèrent, pour le compte de l'administration civile instaurée dans ce pays, des capacités inattendues, lesquelles se révélèrent souvent des plus brillantes.

Pareil état de choses ne résulte ni d'un accident ni d'un miracle. Il provient du fait que les amiraux gouverneurs mirent en usage un système efficace de sélection, fondé sur la concession de substantiels avantages de carrière, système qui fournit aux meilleurs sujets l'occasion de sortir de l'ornière du service quotidien et de faire valoir leurs aptitudes. En dépit de tout leur talent, un Bonard, un de La Grandière, un Ohier, un Dupré ne seraient jamais parvenus à conduire à bonne fin la mission extraordinairement ardue et complexe qui leur incombait, s'ils n'avaient pas réussi à susciter, dans leur entourage, des vocations coloniales déterminées, s'ils n'avaient pas su s'adjoindre toute une pléiade d'administrateurs de haute classe, issus des différentes armes du corps de la Marine.

Ce n'est pas le lieu de dresser ici le répertoire complet de cette remarquable équipe de pionniers, dont la notoriété n'a jamais dépassé les frontières de la Cochinchine, dont les noms, en Cochinchine même, tendent à l'oubli, bien que la plupart d'entre eux aient succombé à la tâche, dévorés par l'inclémence du climat et par des conditions d'existence effroyablement pénibles. La gratitude de l'Indochine et de la France devraient être acquises à des hommes de la taille d'un Ansart, d'un d'Arfeuille, d'un d'Ariès, d'un Aubaret, d'un de Bizemont, d'un Bousigon, d'un Brière de l'Isle, d'un de Champeaux, d'un Doudart de Lagrée, d'un Delafosse, d'un Eymard-Rapiné, d'un Francis Garnier, d'un Gally-Passebosc, d'un Garrido, d'un Gougéard, d'un Labussière, d'un Lamaille, d'un Lamarque, d'un de Larclause, d'un Legrand de La Liraye, d'un Moura, d'un Nouët, d'un d'Ormay, d'un Passemard, d'un Philastre, d'un Piquet, d'un Pottier, d'un Rheinhart, d'un Rieynier, d'un Silvestre, d'un Turc, d'un Paulin Vial, d'un Vigne, sans parler des mineurs et de ceux qui ne firent que passer. A Saïgon même, cette étonnante lignée de bâtisseurs d'Empire demeure, hélas ! pratiquement ignorée. Elle attend encore ses biographes.

\*  
\* \* \*

Dans cette incomparable équipe, une place de choix revient à Luro, un peu mieux connu, parce que, à l'occasion de son centenaire, la Société des études indochinoises lui a consacré une Exposition rétrospective et un bulletin tout entier (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres de 1940).

Jean-Baptiste Éliacin Luro naquit, le 2 août 1837, à Blousson-Sérian, dans le département du Gers, d'une famille de propriétaires terriens. Luro entra le neuvième, en 1855, à l'École navale. Embarqué sur le « Redoutable » au cours de la guerre d'Italie, il

---

<sup>2</sup> Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'infanterie de marine et l'artillerie de Marine furent rattachées, non pas au département de la Guerre, mais à celui de la Marine.

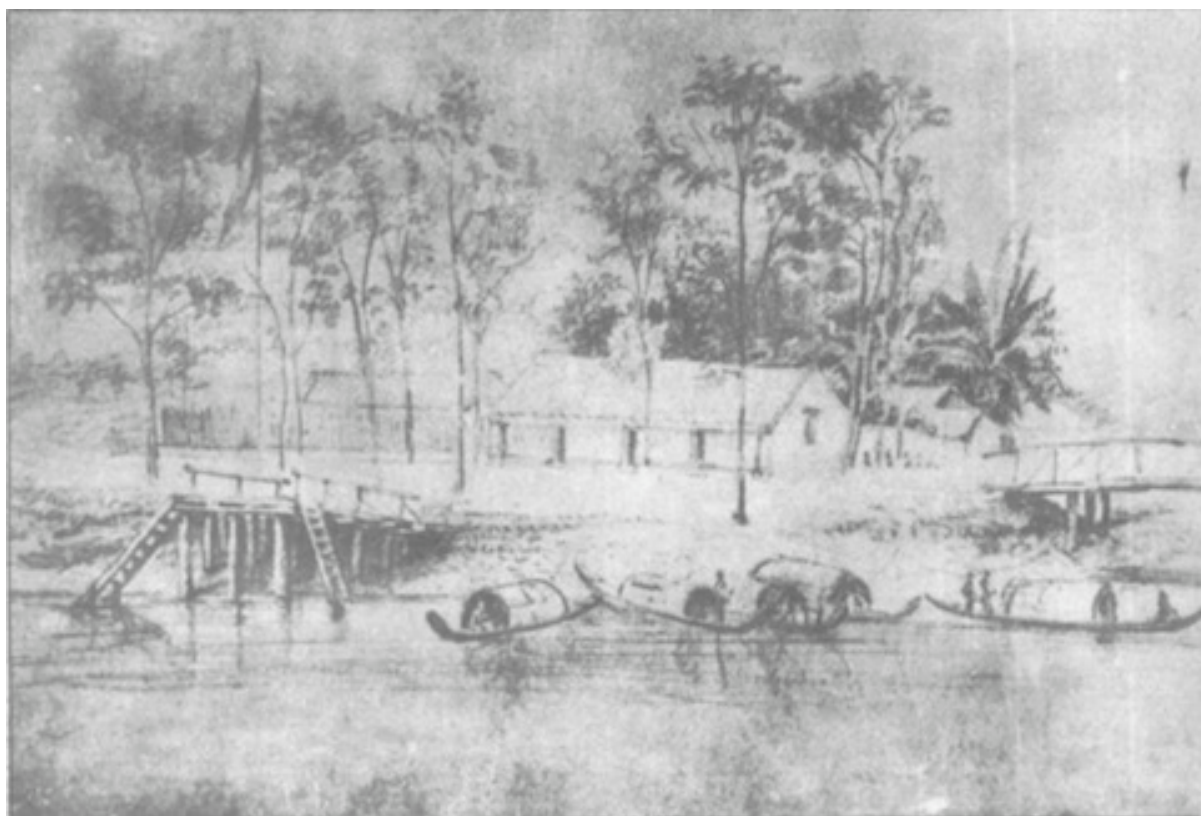
accomplit ensuite une dure campagne de trois ans sur les côtes du Gabon. Luro se sentait attiré par l'aventure, par les terres lointaines. Répondant à l'appel de son camarade de promotion Francis Garnier, il se fit désigner, en décembre 1863, pour servir en Cochinchine, où la France venait à peine de s'installer.

Comme Francis Garnier, Luro fut séduit et conquis dès l'abord par les perspectives qu'offrait le nouvel établissement français dans les mers de Chine. Dans une de ses premières lettres à son frère, nous le voyons prendre nettement position contre les velléités d'abandon du pays, que l'ambassade du grand mandarin Phan-thanh-Gian avait su faire naître à Paris : « En France, on l'on ignore ce qui se passe, on se laisse effrayer par la distance ; on demande l'évacuation de ce pays. Oh ! si on savait comme ou se trompe ! Il faut abandonner toutes nos autres colonies avant celle-ci. Pas une n'a la moitié de l'avenir qui lui est promis. Elle sera un jour bien supérieure à l'Inde anglaise et ne nous coûtera jamais les mêmes sacrifices... Nous sommes au désespoir ; on parle d'abandonner et c'est peut-être la seule fois que la France ait entre les mains une véritable colonie digne de ce nom... » (30 juin 1864.) Luro fit partie de ce petit groupe d'officiers qui, leur journée de labeur terminée, se réunissaient. dans « les soirées de Cholon », pour mettre en commun les ardeurs de leurs jeunes imaginations, débordantes d'un généreux et confiant enthousiasme. Luro avait à peine touché la terre de Cochinchine qu'il avait aperçu les possibilités ouvertes à la fondation d'un vaste empire français en Extrême-Asie. A l'étude et à l'organisation de cet empire, Luro allait vouer toute son existence, jusqu'à son dernier souffle.

À son débarquement, en mai 1864, Luro avait reçu le commandement d'une compagnie de fusiliers-marins. Il ne conserva pas longtemps cet emploi subalterne. Dès la fin de l'année 1864, il demanda et obtint son admission dans le service des Affaires Indigènes, à qui était dévolu le soin d'administrer les provinces fraîchement annexées.

Luro se passionna bien vite pour son nouveau métier. De Mytho, il écrit à son frère le 25 janvier 1865 : « Je fais maintenant de la haute administration, comme Sancho dans l'île de Baratéria, parlant routes, ponts, canaux, discutant l'impôt, rendant au besoin la justice et faisant des plans de maisons. Avec la moitié de mes attributions, on serait un grand dignitaire en France... ». Et, quelques semaines plus tard : « Je suis accablé de travail... Je n'ai pas un moment à moi ; c'est à peine si je puis t'écrire quelques lignes, en volant sur mon sommeil... Je suis chargé de gouverner un arrondissement ; je suis juge, administrateur, préfet, maire, percepteur ; tout passe par mes mains. Quelle besogne ! »

Pendant une période de cinq années, coupée par un bref congé en France, à l'aller duquel il lut chargé d'accompagner, sur le transport « la Sarthe », le premier contingent de jeunes Annamites envoyés en France pour parfaire leurs études, Luro s'efforça, comme chef de province, de résoudre les mille et une difficultés que comportait la mise en place d'un système administratif original, qu'il s'agissait d'adapter, le mieux possible, aux exigences de la situation matérielle et morale du pays et du moment. De 1865 à 1870, Luro assumait tour à tour la direction de quatre arrondissements — nous dirions aujourd'hui de quatre provinces — Cai-lây, à l'extrême lisière de la portion du territoire occupé par les Français avant la prise de possession des provinces occidentales ; Cholon, où, coadjuteur d'abord, puis continuateur de son grand ami Francis Garnier, il poursuivit la transformation de la ville et parvint à rallier à la domination française les « Minh-huong » et l'aristocratie des « ba hô ». entraînée par le futur « phu » de Cholon, Do-huu-Phuong ; Can-tho, où il fit accomplir de rapides progrès à l'œuvre de pacification ; Vinh-long, enfin, où il fit creuser, à la limite des arrondissements de Vinh-long et de Bac-trang, un canal qui permit la mise en culture d'un marécage de 8.000 hectares.



« Mon nouveau château, qui est en feuilles de palmier... »  
Dessin au crayon de LURO représentant probablement l'Inspection de Cai-lây,  
dont il fut résident en 1865

Luro n'avait pas tardé à se faire remarquer de ses chefs par sa capacité de travail, par la sûreté de son jugement, par son esprit lucide et pénétrant, par son sens pratique et réalisateur, par son goût de l'initiative, par le jaillissement de ses idées personnelles. Appelé à Saïgon, où il ne devait plus cesser de résider, Luro dit adieu, en 1870, à la vie de brousse. Il fut attaché au bureau de la Justice indigène, service particulièrement important et délicat, où il seconda Philastre et le remplaça durant ses absences, s'efforçant, comme lui, d'assurer le maximum de garanties aux justiciables.

Sitôt arrivé en Cochinchine, Luro s'était mis avec conviction à l'étude de l'histoire, des institutions et des usages de la Cochinchine. Il parlait couramment l'annamite et connaissait un peu les caractères chinois. Il réunit, sur la civilisation locale, une documentation abondante, dont il devait tirer, à la fin de sa carrière, un ouvrage intitulé « Le Pays d'Annam », qui constitue une source fondamentale pour qui veut s'initier à l'organisation traditionnelle de la société annamite<sup>3</sup>.

Avec Philastre et le Père Legrand de La Liraye, Luro était un des Français qui connaissaient le mieux la Cochinchine et ses habitants. Les gouverneurs mirent fréquemment son érudition à contribution. Consulté sur toutes les questions courantes et épineuses que soulevait l'administration du pays, Luro rédigea toute une série de rapports aussi solidement établis que riches d'aperçus originaux, sur les prêts d'argent, sur la réforme du système fiscal, sur le statut des « Minh-Huong », sur la justice indigène, sur la ferme de l'opium, sur les mesures à prendre pour développer les cultures industrielles, sur l'amélioration de la race chevaline, sur l'impôt foncier, sur la répartition des circonscriptions administratives, sur la situation des écoles, sur

---

<sup>3</sup> « Le pays d'Annam » ne parut qu'après la mort de Luro, en 1877 ; l'ouvrage a été réédité chez Leroux en 1897. « Le cours d'administration annamite », professé par Luro, au Collège des stagiaires, contient, lui aussi, une foule de renseignements précieux.

l'organisation de l'instruction publique, etc., etc. Toutes ces questions, Luro les traita avec une conscience scrupuleuse, ne s'arrêtant pas aux apparences, s'efforçant d'atteindre le fond des choses, s'employant à rechercher, à éliminer les causes des imperfections constatées, écartant tout apriorisme, s'inspirant uniquement de l'expérience, des particularités locales, des nécessités matérielles et psychologiques de l'heure présente. Les conceptions hardies et réalistes de Luro contribuèrent efficacement à faire triompher les solutions de bon sens, à mettre fin aux errements et aux abus, à améliorer le rendement de la machine administrative de la Cochinchine encore balbutiante de cette époque.

La place nous manque pour exposer en détail la doctrine coloniale de Luro. Cette doctrine se ramène à deux données essentielles : le libéralisme et l'évolutionnisme. Luro combattit vigoureusement les fermes et les monopoles : « Je ne connais qu'une maxime : laissez faire et laissez passer ; je n'ai qu'un culte, celui de la liberté individuelle et du développement complet de l'initiative individuelle ». Luro s'éleva, en particulier, contre la ferme de l'opium, qui, aux mains des Chinois, opposait un obstacle quasi infranchissable à l'expansion du commerce européen et, du même coup, à l'épanouissement des idées occidentales ; il proposa la mise en régie du commerce de l'opium, qui devait être réalisée, dix ans plus tard, par le premier gouverneur civil, Le Myre de Vilers. Luro n'était pas moins libéral en matière politique qu'en matière économique ; il avait fait sienne la formule de Lao Tseu : « Ce n'est pas par les armes qu'on conquiert l'Empire, c'est par la paix, la bonne administration, la justice et l'instruction ». Compréhensif et bienveillant, il ne cessa de témoigner des sentiments d'estime et de sympathie à l'égard des populations autochtones, qu'il voulait orienter, délibérément mais prudemment et sans heurt, dans la voie du mieux-être et du progrès. « Je rêve la conquête par la paix et la bonne administration, par la propagation de notre civilisation, convaincu de cette formule du philosophe chinois : « Le sage ne cherche pas l'Empire et l'Empire vient à lui... » Il est de la dignité d'un gouvernement fort comme le nôtre de ne pas recourir à des mesures précipitées et d'attendre, avec patience, de l'application d'une justice éclairée, de l'organisation de l'administration, du progrès de l'instruction, de l'accroissement des richesses publiques, et surtout du temps, l'assimilation du peuple vaincu par nos armes... Il est essentiel d'administrer suivant les mœurs des divers peuples auxquels on peut avoir affaire, et non pas en suivant notre routine que l'Europe nous envie... C'est une illusion de croire qu'on peut administrer ces peuples avec le Code Napoléon.

» ... Les mœurs, la langue, les lois ne se changent pas, sous peine de désastres, en quelques années... »

À ses auditeurs du Collège des stagiaires, Luro adressait cette exhortation : « Il faudra faire tous vos efforts, Messieurs, pour obtenir l'affection du peuple vaincu, par la dignité de votre conduite privée et par la science de la langue et des lois, que vous acquerrez en quelques années par le travail et la bonne volonté ». Ces quelques citations, où s'exprime la sagesse politique qui fut celle des amiraux gouverneurs, nous dispensent de plus longs commentaires. Elles suffisent à montrer la hauteur de vues, l'élévation de pensée et de sentiment que Luro et les hommes de sa génération mirent au service de leur apostolat.

Avec son tempérament de novateur, Luro joua un rôle de premier plan dans l'œuvre de réorganisation administrative qui caractérise la seconde période du gouvernement des amiraux.

La guerre franco-allemande ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion en Cochinchine. Il était évident que la Métropole, absorbée par le paiement d'une lourde contribution de guerre, ne pourrait plus fournir désormais son appui financier à la Colonie. Privée d'aide extérieure, la Cochinchine devait, de toute nécessité, vivre sur son propre fonds. Elle ne pouvait espérer y parvenir qu'en s'imposant de sévères économies.



Dès la fin de novembre 1870, le directeur de l'Intérieur, Paulin Vial, présentait un projet de réforme ayant pour objet de mettre la Cochinchine à même de se passer des subsides de la Métropole. Le projet Paulin Vial fut soumis pour avis à toutes les personnalités de la Cochinchine. Saisi de ce projet, Luro rédigea, le 20 décembre 1870 et le 26 février 1871, deux rapports, de tous points remarquables, dans lesquels il s'attacha à démontrer que de sérieuses économies pouvaient être obtenues par une diminution du nombre des fonctionnaires d'autorité, cette diminution quantitative étant compensée par une amélioration de la qualité des cadres administratifs. Luro fut ainsi amené à préconiser le remplacement des administrateurs improvisés de la première heure, d'origine exclusivement militaire, par un corps d'administrateurs spécial à la Cochinchine, corps largement ouvert à l'élément civil, soigneusement préparé à l'exercice de ses fonctions. « Il faut adopter, dans les pays dont le climat est meurtrier, le principe que le personnel doit être peu nombreux, très choisi, très instruit, chargé de beaucoup de travail, très bien payé et retraité. Il faut un personnel restreint, parce que « seules » les constitutions d'élite résistent un peu à ce climat... Il ne faut recruter spécialement dans aucun corps. Il faut admettre tous les hommes de travail et de bonne volonté, quelle que soit leur provenance. Je demande, en résumé, pour la Cochinchine, un corps d'administrateurs spéciaux au pays, analogue à celui que les Anglais ont créé dans l'Inde... » Luro estimait qu'avec le nouveau système, il serait possible de réduire immédiatement le nombre des inspections de dix-huit à douze et, ultérieurement, de diminuer de mille hommes au moins la garnison européenne de la Cochinchine.

L'amiral Dupré trouva le projet Luro si bien conçu, si judicieusement adapté aux besoins de la Colonie, qu'il le retint, lui donnant la préférence sur le projet Paulin Vial et sur les autres suggestions recueillies. Luro fut député en France, en 1872, pour défendre, auprès du Département, le projet de décret élaboré par ses soins. Luro réussit, non sans débats, à faire adopter son texte à peu près intégralement. Ce fut l'origine du décret Pothuau du 10 février 1873, portant création d'un corps d'administration civile en Cochinchine.

Le nouveau système avait pour maîtresse poutre la création d'un Collège destiné à fournir aux futurs administrateurs, recrutés parmi les jeunes gens titulaires d'un solide bagage universitaire, une connaissance approfondie et rationnelle du milieu historique et social dans lequel ils devaient exercer leurs fonctions. Après quelques hésitations, il fut décidé que le Collège serait institué en Cochinchine plutôt qu'en France. Le Collège des Stagiaires ouvrit ses portes, au début de l'année 1874, à Saïgon, rue d'Adran (rue Guynemer), dans l'immeuble occupé aujourd'hui par le Service de l'Immigration.

Luro présida à l'organisation du Collège. Jusqu'à son ultime départ en congé, il en assura la direction, veillant attentivement à tous les détails matériels, réunissant la bibliothèque, choisissant les chargés de cours, rédigeant les programmes, contrôlant les examens, assurant en France la publicité nécessaire au recrutement. Le Collège fonctionna pendant quatre ans (1874, 1875, 1877, 1878) ; entouré de soins jaloux, il fournit une cinquantaine de stagiaires, qui insufflèrent à l'administration cochinchinoise un esprit nouveau et lui procurèrent, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ses meilleurs cadres.

Le 30 janvier 1876, Philastre rendait hommage en ces termes à l'œuvre de Luro : « Vous avez tenté un effort que je considère comme surhumain, par votre décret du 10 février 1873. par votre Collège, par ce que vous avez enseigné et ce que les autres ont appris... J'ai commencé à feuilleter vos cours, je n'en ai vu qu'un peu, mais ce que j'en ai vu m'a fait le plus grand plaisir ; vous avez réalisé un grand et beau travail et ce sera plus tard un grand honneur pour vous ».

Luro ne recherchait pas la popularité. Il s'attira l'animadversion de certains de ses collègues en maintenant à un niveau élevé les examens de nomination et de promotion des administrateurs. Luro demeurait au-dessus de ces petites choses ; il lui suffisait de savoir qu'il travaillait pour l'avenir, qu'il servait bien la Cochinchine. Nous devons voir en lui, sinon le créateur, du moins, l'inspirateur de la création du corps des Services civils, en

même temps que le précurseur de la future École coloniale, dont le Collège des Stagiaires peut être regardé comme la première ébauche.

\*  
\* \*

Luro nourrissait une telle confiance dans les possibilités offertes par la Cochinchine qu'il s'empessa d'y appeler, comme colons libres, son frère aîné et un de ses frères cadets. Émile et Clément Luro exercèrent pendant plusieurs années leur activité en Cochinchine. Ils achetèrent des maisons, des terrains à bâtir, des rizières, firent de la culture, de l'entreprise, de la gérance d'immeubles, du négoce, de la banque et se taillèrent une place des plus honorables dans le commerce saïgonnais. Émile et Clément Luro furent appelés à siéger au conseil municipal, à la chambre de commerce, au comité agricole et industriel ; dans ces différentes assemblées, ils présentèrent divers projets et suggestions d'un réel intérêt. Émile Luro proposa, par exemple, à la fin de 1870, de construire un pont à péage sur l'arroyo Chinois, pour remplacer le premier pont en bois, qui avait été démoli en 1865, après un an d'usage seulement (emplacement actuel du pont des Messageries Maritimes),



Émile et Clément Luro, ainsi qu'un autre colon, Louis Andrien, qui, au cours d'un congé en France, épousa une sœur cadette des frères Luro, comptèrent parmi les personnalités les plus importantes du Saïgon de la première heure. À un certain moment, la famille Luro, qui comptait quatre fils et deux filles, eut jusqu'à trois représentants présents en Cochinchine. Éprouvés dans leur santé, Émile et Clément Luro furent obligés de rentrer en France avant 1875<sup>4</sup>, mais, pendant de nombreuses années encore, ils conservèrent des intérêts en Cochinchine.

Le climat de la Cochinchine usait d'autant plus vite les Européens que la science médicale de l'époque ignorait tout, alors, des maladies tropicales. La Cochinchine faisait une énorme consommation d'hommes ; ce fut une des raisons de son impopularité initiale en France. Pour obvier à l'inconvénient sanitaire, Luro proposa, en 1874 et en 1875, de transférer le Collège des stagiaires en France, à Toulouse ou à Paris ; cette proposition ne lui attira que des sarcasmes. Comme ses compagnons, Luro avait payé son tribut, un lourd tribut, à l'insalubrité du pays. Atteint de dysenterie chronique, Luro commit l'imprudience de retarder jusqu'en janvier 1876 son départ en congé de convalescence.

En France, Luro alla consulter le docteur Thorel, l'ancien médecin de la mission d'exploration du Mékong. Celui-ci lui prescrivit un régime lacté rigoureux, considéré alors comme le remède spécifique de la dysenterie. Ce régime, suivi d'une cure à Plombières, parut apporter une amélioration à l'état du malade. Luro mit à profit ce mieux trompeur pour s'établir ; il contracta mariage, en Algérie, dans le courant de l'année 1876. Malgré les déceptions qu'il avait éprouvées<sup>5</sup>, Luro avait l'intention de revenir en Cochinchine, pour un an ou deux. Il avait présumé de ses forces. Luro était trop profondément affaibli pour pouvoir se remettre. Alors qu'il mettait, à Philippeville, dans la famille de sa femme, la dernière main à son « Pays d'Annam », il fit une grave rechute, qui le contraignit à regagner précipitamment la France. A peine arrivé à Toulon, Luro entra à l'hôpital maritime de Saint-Mandrier. Il y mourut, quelques jours plus tard, le 15 mars 1877, tout seul, loin des siens.

Luro n'avait pas encore atteint sa quarantième année. Il avait accompli le destin qu'il avait pressenti et, peut-être, choisi. « Heureux ceux d'entre nous qui auront l'honneur de mourir après avoir tout souffert et travaillé pour leur pays ! »

Luro doit être regardé comme un des meilleurs représentants de cette vaillante phalange de jeunes officiers, qui, sous de grands chefs, eux-mêmes trop peu connus, ont fait, de leurs mains et de leur vie, la Cochinchine et l'Indochine française.

Luro ne dépassa pas le grade de lieutenant de vaisseau. Les circonstances le desservirent plutôt qu'elles ne le servirent. Au cours de sa carrière, il ne rencontra pas le vent favorable qui aurait pu lui permettre de faire pleinement valoir ses dons remarquables. Il n'eut jamais l'occasion de faire campagne. Il fut maintenu éloigné de la guerre de Crimée ; il fut laissé à l'écart de la Mission d'exploration du Mékong, dont il avait contribué, dans les soirées de Cholon, à tracer le programme et à laquelle il devait participer en qualité de dessinateur. Se trouvant en France, il ne prit pas part à la prise de possession des provinces occidentales, en juin 1867. Se trouvant en Cochinchine, il ne figura pas sur les champs de bataille de 1870. Enfin, la joie, qu'il ambitionnait, d'accompagner au Tonkin, son ami Francis Garnier, lui fut refusée. Nous en savons assez sur Luro pour penser qu'il n'aurait été inférieur à aucun grand événement. Sa vie

---

<sup>4</sup> Éliacin et Émile Luro moururent prématurément, dans la fleur de leur âge, le premier en 1875, le second en 1880, des séquelles des maladies qu'ils avaient contractées en Cochinchine, Louis Andrien mourut très jeune, lui aussi, en 1874.

<sup>5</sup> Le 15 janvier 1876, Philastre écrivant à Luro : « Mon pauvre ami, vous êtes parti meurtri, blessé, dégoûté ; on m'a tout raconté. Rappelez-vous que la vérité apparaît toujours à la fin. Aujourd'hui, on reconnaît les mérites d'Eyriaud des Vergnes ; demain, on reconnaîtra que vous aviez raison... »

fut une longue suite d'occasions manquées. Elle ne fut pas, pour autant, à beaucoup près, une existence manquée.

Luro a profondément marqué son passage en Cochinchine. Plus que quiconque, il contribua à la doter d'un corps d'administrateurs éprouvés ; il contribua activement à pénétrer et à faire mieux connaître ce pays auquel il avait voué un attachement passionné. Luro avait reçu en partage la foi, l'enthousiasme, qui, seuls, permettent de créer. Au milieu des pires conditions matérielles, il ne connut ni le doute, ni le découragement, ni la défaillance. Il ne renonça pas ; il travailla et lutta jusqu'au bout. Comme tant d'autres « qui avaient aimé la Cochinchine jusqu'à en mourir » (de Bizemont), il succomba à la tâche. Il fut un « grand commis », dans toute l'acception de ce terme.

A cet homme pourvu des plus beaux dons de l'esprit et du cœur, à cet homme de devoir, qui personnifie toute une génération de brillants, voire d'héroïques précurseurs, la France, la Cochinchine, l'Indochine tout entière doivent garder une pensée de reconnaissance. Avec abnégation, ces hommes ont donné leur jeunesse et leur vie, pour faire surgir une ville du marécage, pour créer, du néant, un empire, mieux encore, pour forger une âme nouvelle à tout un peuple. A ces « martyrs de la Cochinchine », comment marchanderions-nous notre affection et notre respect ?

## BIBLIOGRAPHIE

### ŒUVRES DE LURO

*Cours d'administration annamite, 1874-1879.*

*Le pays d'Annam.*

*Études sur l'organisation politique et sociale des Annamites, 1876,*

### OUVRAGES SUR LURO

BIZEMONT (DE). — *Notice sur l'auteur du « Pays d'Annam ».*

Notice biographique dans *La Géographie*, 1921, page 691.

*Bulletin de l'ÉFEO*, tome VIII, page 236 sq.

*Bulletin de la Société des Études indochinoises*, 1940, tome XV, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres consacré à Luro, à l'occasion du centenaire de sa naissance, contenant trois articles de MM. MALLERET, PERIN et TABOULET et un catalogue.

---